

nous le savions complètement indifférent à toute pratique chrétienne et religieuse. Le salut de ce frère m'était cher, cela se conçoit ; aussi je n'épargnais ni peine, ni fatigue, ni sacrifice, afin d'attirer sur cette âme infidèle, une grâce puissante de conversion.

Pendant le cours de l'année dernière, 1885, j'avais le privilège d'aller souvent à la Bonne Sainte-Anne ; j'avais par là-même le bonheur de me trouver dans le béni sanctuaire au moment où des centaines de pèlerins se pressaient autour de la statue de la thaumaturge, sollicitant de sa bonté des grâces spirituelles et temporelles pour tous ceux qu'ils aimaient. Moi, j'insistais pour obtenir celle de retrouver *mon prodigue*, comme je l'appelais, et ma confiance était si grande que parfois je croyais le rencontrer parmi les pèlerins accourus des différents points de la province et de l'étranger.

Les heures de mon dernier pèlerinage étaient expirées et le moment du départ approchait. Avant de partir, j'allai faire mes adieux à la bonne Sainte, et me mettant à genoux, je jetai un regard sur les nombreux *ex-voto* suspendus à son trône : " Bonne Mère, dis-je à " sainte Anne, je vois que vous accordez des grâces " extraordinaires à tout le monde ; moi, voilà trois ans " que je vous prie de me faire retrouver mon frère " chéri, je suis inquiète de son salut, et vous semblez " ne pas m'entendre, ne pas écouter mon unique " prière..... dites-moi s'il vous plaît, s'il vit " encore..... " A l'instant, j'entendis comme une voix intérieure qui me dit : Tu le sauras. Je partis le cœur consolé, car j'avais l'espérance.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque le lendemain de mon arrivée, je reçus une lettre d'une personne tout à fait inconnue à ma famille et à moi, m'annonçant que mon frère était encore vivant, mais gravement malade dans un hôpital protestant, à New-York ! Cette lettre me réjouit et me chagrina en même temps, car si j'étais heureuse de le savoir encore en vie, je ne pouvais m'empêcher d'être triste à la pensée de son